

Michaël Bretéché  
**L'enfance  
retrouvée**



# L'enfance retrouvée

Michaël BRETÉCHÉ

L'ENFANCE RETROUVÉE

ou

La liberté de la gloire

Artège

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

18. Le lecteur qui veut y voir plus clair au sujet de cette enfance concrète que le Christ nous donne à contempler, pourra poursuivre sa réflexion avec les annexes 2 à 5. Cette partie plus explicative, pourtant nécessaire, a été placée à la fin de l'ouvrage par souci de facilité de lecture.

# Chapitre 2

## L'enfance prophétique

« L'enfance prophétique » : en quoi l'enfance est-elle prophétique, et d'abord qu'est-ce qu'un prophète ?

Le prophète nous est donné par Dieu comme l'instrument de sa Parole. Il est associé corps et âme à la parole efficace de Dieu, tel un glaive à double tranchant qui « pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, pour juger les sentiments et les pensées du cœur » (cf. He 4, 12). Il a donc une double mission : désignant le mal, il éclaire les consciences en nous remettant sous le regard de Dieu, et il annonce une heureuse promesse qui se réalisera selon une condition : « Si vous ne redevenez pas petit comme moi, dit l'enfance, vous ne rentrerez pas dans le Royaume des Cieux. »

Devant cette vocation et cette mission, le prophète est conscient de sa propre faiblesse, mais Dieu l'assure d'être avec lui pour le délivrer (cf. Jr 1, 6-8). Être comme un enfant, désarmé, permet au prophète de ne mettre sa confiance et sa force qu'en Dieu seul : tout devient alors possible. La crainte demeure légitime face à l'incompréhension, à la séduction<sup>19</sup> et à la persécution. L'enfance sera toujours accusée d'être ce qu'elle est, sans qu'il y ait de remède à cela.

Enfants, « ces gens ne haïssent pas votre simplicité, ils s'en défendent, elle est comme une espèce de feu qui les brûle. Vous vous promenez dans le monde avec votre pauvre humble sourire qui demande grâce, et une torche au poing, que vous semblez prendre pour une

houlette<sup>20</sup>. »

C'est que le prophète nous met devant un choix crucial, décisif : la vie, en embrassant son mystère d'abandon courageux en Dieu, ou la mort, cette mauvaise haine de soi, qui arrive plus facilement que l'on croit<sup>21</sup>. Telle est la vocation, la mission de l'enfance qu'elle accomplit par le simple fait de ce qu'elle est, comme elle est, avec entêtement et sans détour.

## La question de l'enfance

L'enfance répond à sa vocation prophétique par une simple question dont nous ne saurions nous détourner. L'enfance nous pose sa question aujourd'hui, tout comme elle la posa à cet ancien :

Un jeune frère demanda à son abba : « Y aura-t-il peut-être ici la miséricorde de Dieu ? » Par trois fois, l'enfant posa cette question. Saisi, l'ancien répondit : « Dieu nous aide, mon enfant ! » Puis, quittant tout sur le champ, il conclut : « Allons chercher la miséricorde de Dieu. Si un petit enfant m'a interrogé sans que je puisse lui donner une réponse, que ferai-je quand je serai interrogé par Dieu<sup>22</sup> ? »

« Y aura-t-il peut-être ici la miséricorde de Dieu ? » Cette question, l'enfance la pose parce qu'elle en est pétrie, tellement unie qu'elle est au mystère de l'Amour de Dieu, liée au Christ qui se livre librement, volontairement, pour que nous puissions appeler Dieu « Père ». Cette question de l'enfance : « Y aura-t-il peut-être ici la miséricorde de Dieu ? » nous conduit au cœur du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Se jeter dans la pauvreté est la seule réponse à l'iniquité, à commencer par la nôtre. Ce fut le point de départ de l'élan du saint. L'amour du Christ dont il fut épris ne se conjugua qu'avec Dame Pauvreté : d'elle jaillit la gratitude embrasée de l'Amour<sup>54</sup>. Ainsi sollicité par toutes choses à l'Amour de Dieu, il se réjouissait en tous les ouvrages sortis de la main de Dieu (Ps 91 5), remontant ainsi jusqu'à celui qui est la cause vivifiante de l'univers. Contemplant le Très-Beau en la moindre créature, il poursuivait à la trace son Bien-Aimé (cf. Jb 23, 11 et Ct 5, 17) en tout lieu de sa création, se servant d'elle comme d'une échelle pour atteindre celui qui est tout désirable (Ct 5, 16). Cet amour le conduisait au-delà de lui-même, en Dieu.

Ainsi, « dans la véhémence de son amour extatique<sup>55</sup> il désirait être entièrement transformé en ce Christ crucifié. [...] Le sacrement du Corps du Seigneur l'enflammait d'amour jusqu'au fond du cœur : il admirait, étonné, une miséricorde si aimante et un amour si miséricordieux<sup>56</sup>. »

Il ne désirait alors plus qu'une seule chose : « s'y conformer en tous points », ce que Dieu accomplit en lui<sup>57</sup>.

Le secret d'une telle vigueur s'appelle *joie parfaite*, qui nous fut promise par le Christ juste avant de s'offrir pour nous sur la Croix (cf. Jn 17, 13)<sup>58</sup>. La Croix nous engendre comme des enfants nouveau-nés à la vie éternelle et au Royaume des Cieux, à la plénitude de la joie. Ainsi, « dans la croix de la tribulation et de l'affliction, nous pouvons nous glorifier parce que cela est à nous<sup>59</sup>. » C'est en raison de cette joie parfaite que saint François, parmi les grandes amitiés de l'enfance, est nommé comme un prophète de celle-ci.

L'humilité est aussi liée à l'enfance prophétique, acquise par l'humiliation vécue dans l'Esprit Saint qui unit au Christ : elle « rend plus intrépide un cœur généreux<sup>60</sup>. » Telle est l'enfance de saint François et sa force prophétique faisant de lui « par excellence, l'homme du défi au monde moderne<sup>61</sup>. » Monde qui sans cesse, par système de pensée, consciemment ou non, vole la gloire de Dieu pour l'accuser de notre propre gloire, c'est-à-dire notre faiblesse. Car c'est une révolution, un grand chamboulement, une totale perversion des choses ! Au nom même d'une juste inspiration en l'homme.

« L'homme veut devenir Dieu (Gn 3,5) et il doit le devenir. Mais chaque fois que, comme dans l'éternel dialogue avec le serpent du Paradis, il essaie d'y parvenir en s'affranchissant de la tutelle de Dieu et de sa création pour ne plus s'appuyer que sur soi-même et s'installer soi-même, chaque fois que, en un mot, il devient tout à fait adulte, tout à fait émancipé, et qu'il rejette totalement l'enfance comme état de vie, il débouche sur le néant parce qu'il s'oppose à sa propre vérité qui est dépendance. Ce n'est qu'en conservant ce qu'il y a de plus essentiel à l'enfance et à l'existence de fils, vécue d'abord par Jésus, qu'il entre avec le Fils dans la divinité<sup>62</sup>. »

C'est ce que saint François révéla corps et âme, en sa chair aux yeux de tous. Cette révélation de la dépendance donne à l'enfance sa force prophétique, à la manière de saint Michel, luttant sans autre glaive que cette question : « Qui est comme Dieu ? »

Enfin, une autre dimension de l'enfance prophétique de

saint François nous arrive directement de la relation entre le saint et le Pape d'alors, Innocent III, qui reconnut en lui l'enfance évangélique qui sauverait l'Église. Le Pape « avait vu la basilique du Latran prête à s'écrouler ; mais un pauvre homme, petit et d'aspect misérable, la soutenait de l'épaule pour empêcher l'effondrement<sup>63</sup>. » Il reconnut frère François. Si en saint François, « c'est un enfant qui sauve la barque de Pierre alors ballotée par les hérétiques de tout poil<sup>64</sup> », l'enfance spirituelle a d'autant plus actuellement un rôle urgent à jouer pour l'Église et le monde. Mission confiée à celle que l'on appelle autant la petite Thérèse que la plus grande sainte des temps modernes.

## *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face*

Sainte Thérèse ne vit et n'enseigne rien d'autre que l'enfance de l'Évangile qui nous rend « accessible le chemin des Cieux. » La conséquence coule de source : « Il faut donc revenir à la simplicité des enfants, parce que, établis en elle, nous porterons autour de nous l'image de l'humilité du Seigneur<sup>65</sup>. » Cependant, lorsque cette enfance-là s'accomplit avec la mission donnée par le Christ d'entraîner à sa suite tous les enfants de Dieu, et tous ceux qui ne le connaissent pas encore, il y a comme une nouveauté, et nous courons (cf. Ct 1, 3).

Nous courons : non pas selon un processus naturel. Nous ne courons pas après cette « fausse monnaie » des « belles paroles » dont sainte Thérèse se défie radicalement<sup>66</sup>. Nous courons attirés par la grâce dont elle est le canal éprouvé, choisi par Dieu pour nous unir à lui. En cela, sainte Thérèse est réellement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

soit épouse, mère de famille ou un « monsieur très affairé », évêque ou alcoolique, on « peut bien rester petit, même dans les charges les plus redoutables<sup>91</sup>. » Que l'on soit religieuse ou pécheresse publique (comme Madeleine), il suffit de savoir que les petits « seront jugés avec une extrême douceur<sup>92</sup> ». Que l'on soit un enfant ou un ancien, « l'âge n'est rien aux yeux du bon Dieu », on peut vivre de l'enfance spirituelle « même en vivant très longtemps<sup>93</sup> ». Nul ne peut donc prétendre être une exception, à moins d'être « une grande âme », mais craignons alors que l'espérance soit un peu plus compliquée... « Il y en aura pour tous les goûts, excepté pour les voies extraordinaires<sup>94</sup>. »

Quelques inquiétudes peuvent cependant demeurer, qu'il importe ici de lever.

1. Peut-être qu'en se mettant à l'école d'une sainte, partageons-nous le même sentiment que sœur Thérèse qui constatait qu'entre elle et les saints, il y avait « la même différence qui existe entre une montagne dont le sommet se perd dans les cieux et le grain de sable obscur foulé sous les pieds des passants ». Cependant, au lieu de se décourager, elle se disait que « le Bon Dieu ne saurait inspirer des désirs irréalisables, je puis donc malgré ma petitesse aspirer à la sainteté<sup>95</sup> ».

D'ailleurs, « si toutes les âmes faibles et imparfaites sentaient ce que je sens, pas une seule ne désespérerait d'arriver au sommet de la montagne de l'amour, puisque Jésus ne demande pas de grandes actions, mais seulement l'abandon et la reconnaissance<sup>96</sup>... »

2. Un autre complexe peut nous éloigner de l'enseignement de notre sainte : il semble que Dieu a des préférences et que nous ne soyons pas de ces âmes privilégiées. Thérèse s'est aussi posé cette question, mais après avoir observé la nature, elle comprend « que l'amour de Notre Seigneur se révèle aussi bien dans l'âme la plus simple qui ne résiste en rien à sa grâce que dans l'âme la plus sublime. » Il n'importe donc pas de se comparer<sup>97</sup>. Dieu nous le rappelle sans cesse à travers les âmes elles-mêmes qu'il choisit : il n'y en a pas deux semblables. Dieu se donne à nous tels que nous sommes.

3. « Sainte Thérèse à l'eau de rose » : il arrive souvent en effet qu'elle agace par son vocabulaire. Elle aime « les petites fleurs » ! La symbolique des fleurs la place pourtant dans toute la grande tradition spirituelle masculine elle-même. Par « symbolique », il ne faut pas entendre « simplement imaginaire ». Le symbole permet d'atteindre la réalité invisible de manière plus forte que les concepts eux-mêmes. Le langage symbolique a cet avantage de tenir ensemble le visible et le spirituel. Sainte Thérèse était très consciente du vocabulaire imagé au sujet duquel on pourrait en rester aux sentiments. C'est pourquoi elle précise :

« Les saints Innocents ne seront pas de petits enfants au Ciel ; ils auront seulement les charmes indéfinissables de l'enfance. On se les représente “enfants”, parce que nous avons besoin d'images pour comprendre les choses spirituelles<sup>98</sup>. »

Les premiers chrétiens tenaient la rose pour le symbole du paradis. Son parfum nous attire et nous unit au Bien-Aimé, selon le Cantique des cantiques, et sa couleur vermeille signifie

l'ardente charité du Christ et des martyrs<sup>99</sup>. L'âme mue par la charité en revêt la couleur et en exhale les parfums : elle est la bonne odeur du Christ (cf. 2 Co 2, 15 ; Ep 5, 2), devenant irrésistible pour Dieu. La rose par excellence est alors la Vierge Marie appelée *Rose mystique* dans les litanies, et pour laquelle nous effeuillons le rosaire. De même, le propre de l'enfance est de s'effeuiller, sans chercher à être une « belle rose », mais à « réjouir le bon Dieu. Un point, c'est tout<sup>100</sup> ! » L'offrande totale et sans retour sur elle-même est pour le moins virile... Lorsque sainte Thérèse parle de la violette de l'humilité ou du lys de la pureté, ce n'est pas en raison de son imagination juvénile, à la manière d'un Lamartine et autres poètes romantiques : authentique fille du Carmel, ce n'est pas le sentimentalisme qui la guette...

4. La petite voie n'est-elle pas infantile ? Que l'on se mette d'accord : « bébé », c'est pour rire, histoire de ne pas se prendre au sérieux, même dans les heures les plus difficiles. Si elle s'appelait parfois « bébé » avec humour, c'est en sachant qu'elle n'en est plus un<sup>101</sup> : la petite voie, « la doctrine de “bébé”<sup>102</sup> » est pleine d'une virile maturité !

Thérèse est très consciente d'être prise pour une « gentille fille » par certains, d'être infantilisée par le Père Pichon lui-même, alors qu'elle lui doit tant. Cela l'agaçait un peu : « Le P. Pichon me traitait trop comme une enfant<sup>103</sup> », dit-elle. C'est que l'« on juge les autres d'après soi-même<sup>104</sup> » (et non selon Dieu). Tout comme sainte Jeanne, selon les apparences, qu'est-elle aux yeux du monde ? Et pourtant...<sup>105</sup>

Être petit comme un enfant n'est pas de la pusillanimité. La petitesse de l'enfance vient du fait qu'elle se considère du point de vue de Dieu<sup>106</sup>. Cette petitesse nous vaut « cœur de feu et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## *La compréhension naît de la souffrance*

La découverte de la vérité arrive ainsi petit à petit, non pour la seule satisfaction de notre raison, mais pour nous transformer : la Vérité nous enfante, douloureusement<sup>154</sup>. Nous faisons d'ailleurs l'expérience que nous fuyons la vérité ou que nous l'arrangeons par crainte de la souffrance. C'est pourtant cette même Vérité qui nous rendra libres (cf. Jn 8, 32). Ce rapport à la vérité est bien celui de l'enfance, venue en ce monde pour le dépouiller de sa décrépitude, y faisant l'expérience que « la souffrance seule peut enfanter les âmes<sup>155</sup> ». Peut-être nous rebiffons-nous comme sœur Marie de la Trinité, novice de sainte Thérèse qui se fit patiente avec elle sans pourtant arranger son enseignement sur le rôle de la souffrance. Car elle sait que « la souffrance est incomprise, méconnue, regardée comme inutile par les yeux profanes, mais féconde et puissante aux regards de Jésus<sup>156</sup> ». C'est en voyant les fruits chez Thérèse, que sœur Marie de la Trinité fut conquise. Thérèse avoue elle-même avoir mis du temps à le comprendre<sup>157</sup>.

La souffrance est inséparable de notre vie. Après la mort de sa maman, la petite Thérèse perdit sa seconde mère, sa sœur Pauline qui rentrait au Carmel. Des années plus tard, elle relate ainsi ces rudes épreuves :

« Comment pourrais-je dire l'angoisse de mon cœur ? En un instant je compris ce qu'était la vie, jusqu'alors je ne l'avais pas vue si triste, mais elle m'apparut dans toute sa réalité, je vis qu'elle n'était qu'une souffrance et qu'une séparation continuelle<sup>158</sup>. »

Cette souffrance reste incompréhensible, mais elle semble

développer l'esprit plus qu'il ne peut le supporter :

« [...] je ne comprenais pas et je disais au fond de mon cœur : “Pauline est perdue pour moi !!!” Il est surprenant de voir combien mon esprit se développa au sein de la souffrance, il se développa à tel point que je ne tardai pas à tomber malade<sup>159</sup>. »

Unies à celles du Christ, nos souffrances nous engendrent à l'intelligence surnaturelle de la foi, à la Vérité tout entière (cf. Jn 16, 13). Cette vérité est alors d'autant plus crédible qu'elle est sans apparence de gloire humaine :

« Qu'importe si je parais pauvre et dénuée d'esprit et de talents... Je veux mettre en pratique ce conseil de l'Imitation : [...] “pour vous ne mettez votre joie que dans le mépris de vous-mêmes, dans ma volonté et ma gloire”; [...] En pensant tout cela j'ai senti une grande paix en mon âme, j'ai senti que c'était la vérité et la paix<sup>160</sup> ! »

La souffrance de ne pas être compris n'est pas la moindre, qui peut nous éloigner de la vérité en cherchant à plaire :

« Mon amour n'était pas compris, je le sentis et je ne mendiais pas une affection qu'on me refusait, [...] ne sachant pas gagner les bonnes grâces des créatures je ne pus y réussir. Ô heureuse ignorance ! Qu'elle m'a évité de grands maux<sup>161</sup> !... »

La souffrance n'est surtout pas un but. Pourtant, si nous cherchons à tout prix à nous en dispenser, nous serions abusés

par l'illusion et les déceptions. L'expérience montre que celui pour qui « tout va bien » est toujours dénué d'intelligence : le refus de la souffrance va de pair avec celui de la vérité et les deux sont alors également scandaleuses pour le vieil homme. Il n'en va pas de même pour l'enfance spirituelle : elle connaît la vérité en raison de sa souffrance unie à celle du Christ. C'est ce qui lui permet de dire à la fin de sa vie : « Je sens bien maintenant que ce que j'ai dit et écrit est vrai sur tout<sup>162</sup>... »

Pour éprouver encore notre attachement à l'enfance spirituelle cette gratitude thérésienne est excellente :

« Qu'elle est miséricordieuse la voie par laquelle le Bon Dieu m'a toujours conduite, jamais Il ne m'a fait désirer quelque chose sans me le donner, aussi son calice amer me parut-il délicieux<sup>163</sup>... »

S'être « livrée à l'Amour » Miséricordieux et n'avoir « jamais cherché que la vérité » ne font qu'un<sup>164</sup>.

## *La compréhension d'un « enfant de lumière »*

« Ce que je dis c'est la vérité, vous le verrez au Ciel. »  
Carnet jaune, 9 août, 4

L'enfant de lumière<sup>165</sup> considère cette vie en vue du Ciel. Cette orientation donne seule à notre vie sa consistance, et à notre intelligence son objet qui la dépasse infiniment<sup>166</sup>. Cette contemplation nous fait entrer dans le réel, elle engendre la vraie connaissance de soi sans crainte de notre propre imperfection, nous permettant ainsi d'accomplir le mystère de notre vie qui nous dépasse :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aussi, mon Jésus, le mien s'élançait vers vous, il voudrait combler l'abîme qui l'attire, mais hélas ! Ce n'est pas même une goutte de rosée perdue dans l'océan<sup>223</sup> !... »

C'est d'un abîme à l'autre que l'enfance nous conduit maintenant.

## *La devise de l'enfance*

« Voilà bien le mystère de ma vocation, de ma vie tout entière et surtout le mystère des privilèges de Jésus sur mon âme... Il n'appelle pas ceux qui en sont dignes, mais ceux qu'il lui plaît. »

Manuscrit A 2r

Petitesse de la créature et Dieu qui est infini : l'orgueil humain n'aime pas du tout ! C'est pourtant cet écart qui meut l'enfance spirituelle, qui lui donne sa force et son élan. L'Évangile foisonne de cette vérité. C'est à Marie Madeleine qu'il revient de marcher en tête des petites âmes, d'être leur porte-parole, lorsque devant les nombreux convives, elle arrose de ses larmes les pieds de son Maître (Lc 7,36-38) :

« Son cœur a compris les abîmes d'amour et de miséricorde du Cœur de Jésus, et [...] toute pécheresse qu'elle est ce Cœur d'Amour est non seulement disposé à lui pardonner, mais encore à lui prodiguer les bienfaits de son intimité divine (Lc 10,39), à l'élever jusqu'aux plus hauts sommets de la contemplation<sup>224</sup>. »

Cet abîme nous donne toute notre raison d'être<sup>225</sup>. Dieu, par

l'Incarnation, s'abaissant jusqu'à nous, est véritablement cet abîme infini attiré par notre abîme de petitesse<sup>226</sup>. Il faut du temps à la pauvre créature pour admettre un tel Amour, pour passer en quelque sorte de l'état de grain de sable anonyme, à celui « d'ATOME sensible [...] aux yeux de Jésus<sup>227</sup> !... » Quel saint, à commencer par la Vierge Marie<sup>228</sup> en son Magnificat, n'a-t-il pas été embrasé par cette découverte ? L'enfance spirituelle ne doute pas alors que « Notre Seigneur s'occupe aussi particulièrement de chaque âme que si elle n'avait pas de semblables<sup>229</sup>. » Elle vit ce mystère spécialement en présence du Saint Sacrement, où elle y contemple là l'abaissement de Dieu vers sa créature<sup>230</sup>.

C'est simple, si simple... ce trésor de sagesse de l'enfance est à portée de main, mais pour en jouir, « il faut s'humilier, reconnaître son néant, et voilà ce que beaucoup d'âmes ne veulent pas faire<sup>231</sup>... » Jésus se fait alors mendiant envers nous pour gagner notre orgueil. Il vient frapper à la porte en nous posant la question de l'enfance : « Y aura-t-il peut-être ici la miséricorde ? » Entendant cela, l'enfance ne peut résister, recevant « la grâce de comprendre plus que jamais combien Jésus désire être aimé<sup>232</sup>. » Éclairée sur son besoin réel, sur l'origine profonde de ses désirs, l'âme reconnaît alors qu'elle a « besoin d'un cœur brûlant de tendresse / Aimant tout en elle, même sa faiblesse... » Ce qu'elle ne trouve qu'en ce Dieu qui prend sa nature, qui devient son frère, qui meurt pour elle<sup>233</sup>. Dieu, en s'incarnant, en s'abaissant, montre « sa grandeur infinie », et c'est justement des deux dont l'enfance a besoin<sup>234</sup>. Que Dieu ait « voilé sa gloire ineffable sous les traits d'un petit enfant<sup>235</sup> » nous le révèle et répond concrètement à notre désir infini lié à notre petitesse.

« Je ne puis craindre un Dieu qui s'est fait pour moi si petit... je l'aime !... car Il n'est qu'amour et miséricorde<sup>236</sup> ! »  
Tel est le testament que sainte Thérèse laissa à l'abbé Bellière.

L'âme comprend alors que « s'humilier » la conduit à partager l'humiliation du Christ pour avoir part avec lui dans le Royaume des Cieux<sup>237</sup>. Si Dieu s'est humilié par amour pour nous, il n'y a rien de plus glorifiant que de partager son humiliation par laquelle notre petitesse devient glorieuse. S'humilier ne consiste pas alors dans le mépris de soi, mais dans l'oubli de soi, en raison de la folie de Dieu. Ici la doctrine de la petite voie se précise encore :

« Je ne suis qu'une enfant, impuissante et faible, cependant c'est ma faiblesse même qui me donne l'audace de m'offrir en Victime à ton Amour, ô Jésus ! [...] l'Amour m'a choisie pour holocauste, moi, faible et imparfaite créature... Ce choix n'est-il pas digne de l'Amour ? Oui, pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse, qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en feu ce néant<sup>238</sup>... »

L'abîme de la faiblesse est sûr parce qu'il attire irrésistiblement l'amour transformant de Dieu.

La foi de l'enfance opère donc en l'abîme de sa faiblesse qui s'offre à l'abîme de l'Amour miséricordieux, fruit de la Passion. La foi y voit la *folie* de l'Amour de Dieu qui est l'essence de son abaissement (comment dire autrement ?), et elle lui répond par la *folie* de son offrande : « L'amour ne se paie que par l'amour et les plaies de l'amour ne se guérissent que par l'amour<sup>239</sup>. »

« L'Amour ne se paie que par l'Amour<sup>240</sup> » : elle en fait sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

du repos. Chaque découverte du trésor nous invite encore à l'enfouir, c'est-à-dire à nous donner encore et sans cesse – répétition de l'incessante nouveauté de la grâce –, selon cette incessante loi spirituelle de l'Évangile : « Qui aura trouvé sa vie la perdra et qui aura perdu sa vie à cause de moi la trouvera<sup>260</sup>. »

La tentation peut être alors de se débattre contre la Providence qui se charge très concrètement de nous dépouiller de nos défauts et de nos innocentes joies<sup>261</sup> pour croître dans l'espérance. Mais toujours la force d'âme<sup>262</sup> consiste à perdre sans cesse sa vie à cause du Christ : c'est la vertu d'espérance en acte.

## *La grâce de sortir de l'enfance*

Une grâce fit sortir Thérèse de l'enfance :

« [... Jésus qui se faisait enfant par amour pour moi daigna me faire sortir des langes et des imperfections de l'enfance, Il me transforma de telle sorte que je ne me reconnaissais plus moi-même<sup>263</sup>. »

La petite voie nous engage donc à perdre notre enfance :

« Lorsque j'étais enfant, je parlais en enfant, je pensais en enfant, je raisonnais en enfant ; une fois devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant » (1Co13, 10-11).

« Faire disparaître ce qui était enfant » est paradoxalement le propre de la *petite voie*, qui n'a rien d'une simple continuité avec l'enfance selon la nature qui doit « disparaître » au creuset de la grâce<sup>264</sup>, selon sa véritable vocation.

L'enfance surnaturelle se greffe sur l'enfance naturelle, elle l'accomplit. À cet effet, cette dernière connaît une perte féconde

permettant l'avènement de l'enfance spirituelle :

« Cette simplicité de l'âme, ce tendre abandon à la Majesté divine [...], nous consacrons notre vie à l'acquérir, ou à le retrouver si nous l'avons connu, car c'est un don de l'enfance qui le plus souvent ne survit pas à l'enfance... Une fois sorti de l'enfance, il faut très longtemps souffrir pour y rentrer, comme tout au bout de la nuit on retrouve une autre aurore. Suis-je redevenue enfant<sup>265</sup> ?... »

Il s'agit moins de se poser la question que de se livrer à cette autre aurore par cette « sortie » : « Tu dois quitter cette campagne / Pour obéir au Divin Roi<sup>266</sup>. » Tout choix vraiment libre qui engage notre vie sous le regard de Dieu à sa suite, nous lance dans l'espérance. Et toujours en même temps nous connaissons un arrachement : il s'agit d'entrer dans la liberté des enfants de Dieu en étant à lui. « Quitter notre campagne » consiste à quitter nos vues humaines, pour nous en remettre à la Providence<sup>267</sup>. C'est un premier pas qui nous fait passer de l'étriqué à l'infini pour lequel nous sommes créés. En aurons-nous la force ?

« Bien des âmes disent : “Mais je n'ai pas la force d'accomplir tel sacrifice”. Qu'elles fassent donc ce que j'ai fait : un grand effort. Le bon Dieu ne refuse jamais cette première grâce qui donne le courage d'agir ; après cela le cœur se fortifie et l'on va de victoire en victoire (cf. Jdt 15, 10-11)<sup>268</sup>. »

Marchons donc : « Dans cette voie il n'y a que le premier

pas qui coûte<sup>269</sup>. » Sans ce premier pas répété sans cesse, la nature se replierait sur elle-même.

Mais « après avoir tout quitté il faut surtout se quitter soi-même<sup>270</sup> », ce qui est un fruit de notre participation à la Croix :

« Le matin de notre vie est passé, nous avons joui des brises embaumées de l'aurore, lors tout nous souriait, Jésus nous faisait sentir sa douce présence, mais quand le Soleil a pris de la force, le bien Aimé nous a conduites dans son jardin, Il nous a fait recueillir la myrrhe de l'épreuve en nous séparant de tout et de Lui-même, la colline de la myrrhe nous a fortifiées par ses parfums amers<sup>271</sup>... »

Cette force est celle de l'espérance.

## **Variations sur l'espérance de l'enfance**

### *L'espérance d'une pécheresse publique*

À Céline éprouvée, Thérèse écrit :

« Pourquoi t'effrayer de ne pas pouvoir porter cette croix sans faiblir ? Jésus sur la route du Calvaire est bien tombé trois fois et toi, pauvre petite enfant, tu ne serais pas semblable à ton époux<sup>272</sup> ? »

L'espérance commence à être effective dans l'épreuve, et sans doute même lorsqu'il n'y a plus d'espérance à vue humaine. C'est alors que l'enfance commence « d'espérer contre toute

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les hommes » (cf. Lc 2, 51-52). Il n'est pas question d'une désertion du temporel, mais d'un appel à le vivre selon sa portée véritable. Ce silence ne retire pas l'épreuve : il nous donne de l'unir à l'œuvre de la Rédemption en laquelle nous disons avec Jésus : « Maintenant mon âme est troublée. Et que dire ? Père, sauve-moi de cette Heure... » Poursuivant avec lui : « Mais c'est pour cela que Je suis venu à cette Heure. Père, glorifie ton Nom ! » (Jn 12, 24-28). Cachée dans ce silence, l'espérance rencontre le Christ comme saint Pierre qui s'est enfin laissé vaincre, devant « le plus beau des enfants des hommes » (Ps 44, 3) défiguré, silencieux et plus puissant que jamais : Miséricordieux. Dans ce silence, Jésus « veut notre amour, Il le mendie... Il se met pour ainsi dire à notre merci<sup>321</sup>. »

Dans le combat spirituel, la première disposition de l'espérance consiste donc à se cacher dans le Christ. « Pour trouver une chose cachée, il faut se cacher soi-même, notre vie doit donc être un mystère, il nous faut ressembler à Jésus, à Jésus dont le visage était caché...<sup>322</sup> » Se cacher aux yeux du monde ne consiste pas en une abnégation psychologique, qui serait une démission tout autant qu'une extinction. C'est au contraire une détermination de l'âme pour la gloire : « J'ai compris ce qu'était la véritable gloire. Celui dont le royaume n'est pas de ce monde me montra que la vraie sagesse consiste à vouloir être ignoré et compté pour rien<sup>323</sup>. »

Serait-ce alors que notre vie est méprisable, ainsi que notre enfance avec ses dons naturels et ses désirs qui les révèlent ? Il ne s'agit pas de les retrancher, mais toujours de les « cacher » dans le Christ : sainte Thérèse ne prêche pas un perfectionnisme contre la nature. Il ne lui viendrait pas à l'esprit de mépriser la nature et ses dons<sup>324</sup>. Cette nature donnée par Dieu, Thérèse l'a exercée, elle l'a travaillée, non pour la *forcer*, mais en vue de la

*vaincre*, c'est-à-dire de l'offrir à la grâce en se cachant dans le Christ : l'espérance est là seulement, dans le salut accompli par le Fils de Dieu. L'enfance spirituelle est à Dieu qui « l'a créée de rien. Il l'aime, et Il lui demande son amour. Et pour que cet amour vaille quelque chose, Il lui a fait don de la liberté<sup>325</sup>. » La liberté ne nous est pas donnée pour autre chose que pour nous laisser façonner par la grâce, afin de lui plaire. Avec l'exercice de la liberté, naît aussi celui du combat spirituel.

## *Introduction au combat spirituel*

« Je ne suis qu'une enfant et cependant je dois lutter chaque jour afin de conserver l'incalculable Trésor qui se cache en mon âme... Souvent je dois rougir du sang de mon cœur l'arène du combat... »

(Prière n° 18)

Nous entendons « *combat spirituel* » et nous « courbons l'dos ». Ou bien, selon le tempérament, nous « bombons l'torse ». Ce n'est pourtant pas plus au niveau du dos que du torse que ça se passe... La chose regarde notre âme un peu trop raidie ou ramollie, trop enflée ou rétrécie, se protégeant ainsi du mal qui passe. Notre pauvre nature n'en peut d'ailleurs plus de son masque, de ses raidissements, des spécialistes qui se penchent sur elle avec curiosité pour l'optimiser selon telle ou telle idée de perfection trop souvent psychologique ou sociologique. Il s'agit alors de « vaincre la nature et non pas de la forcer [...]. À vouloir forcer la nature, on ne réussit qu'à manquer de naturel, et ce que Dieu demande [...], ce n'est pas de donner chaque jour la comédie à Sa Majesté, mais de le servir<sup>326</sup>. » Notre nature est vaincue par la seule grâce, sa meilleure alliée. Sa seule alliée, d'ailleurs. Notre nature a besoin

d'être vaincue, parce que tant qu'elle s'obstine seule, la perfection de l'enfance pour laquelle elle est créée lui est impossible.

Où le combat de l'espérance se noue-t-il en nous ?

La vertu surnaturelle d'espérance n'agit pas extérieurement à notre nature : elle se greffe en elle. Elle se greffe sur cette passion qui est en nous la capacité d'affronter la difficulté qui s'oppose au bien désiré. Lorsque notre but est difficile à atteindre, s'il y a des obstacles ou si un mal s'oppose, il y a alors en nous une « agressivité » qui cherche à vaincre la difficulté ou à retrancher le mal. Cette agressivité est toute naturelle, elle fait partie de nos réactions psychologiques avec leurs répercussions corporelles. Notre intelligence et notre volonté sont très vivement impressionnées par le mouvement des passions souvent encombrantes, sans lesquelles pourtant notre vie spirituelle tournerait à vide. C'est bien sur ces mouvements de l'irascible que sont l'espoir et l'audace, que la vertu théologale d'espérance se greffe, pour les réorienter et les transformer, et non pour les forcer. L'espoir en nous est lié à notre volonté à laquelle l'espérance donne sa finalité et la force de l'atteindre<sup>327</sup>.

Quel est l'objet de ce combat ?

Ce qui empêche notre faiblesse de se livrer, c'est notre amour-propre, qui détourne la gloire de Dieu. C'est cette faiblesse-là que Dieu éprouve<sup>328</sup>. Vaincre la nature est donc toujours fondamentalement une œuvre de l'humilité. Cependant, « être humble ne signifie nullement rechercher les humiliations, ce qui ne va pas sans beaucoup d'imprudence et d'orgueil ; il suffit d'être ce qu'on est, ni plus, ni moins, sous le regard de Dieu<sup>329</sup>. » L'humilité pourrait être confondue avec une sorte de complaisance dans nos faiblesses. Cette fausse humilité se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mérite ne consiste pas à faire ni à donner beaucoup, mais plutôt à recevoir, à aimer beaucoup... » Cette précision est de taille et sainte Thérèse va plus loin dans le renversement de notre manière de penser : « Il est dit que c'est bien plus doux de donner que de recevoir (Ac 20, 35), et c'est vrai, mais alors, quand Jésus veut prendre pour Lui la douceur de donner, ce ne serait pas gracieux de refuser. » Les actes d'espérance consistent donc à laisser Jésus « prendre et donner tout ce qu'Il voudra<sup>367</sup> ». Elle acquiert alors les mérites du Christ dit-elle, « mais pas pour moi ; pour les pauvres pécheurs, pour les besoins de toute l'Église, enfin pour jeter des fleurs à tout le monde, justes et pécheurs<sup>368</sup>. » Les actes de l'espérance donnent à l'enfance de « faire plaisir au bon Dieu », c'est-à-dire d'agir selon la volonté et la gratuité de Dieu. D'ailleurs, précise-t-elle, « si j'avais amassé des mérites, je serais désespérée tout de suite<sup>369</sup> ». Cette recherche prométhéenne, est en effet écrasante. Elle nous place face à Dieu dans la tentation de l'égaliser *par nos actes*, afin d'être ainsi rendus dignes de lui (ou de nous-mêmes, tant nous sommes faits pour un bien infini), ce qui est littéralement impossible.

« Faire plaisir » : l'expression paraît banale, voire même « gentille »... Il faut du temps pour percevoir combien dans la bouche et sous la plume de sainte Thérèse, cette expression est d'une virilité toute carmélitaine<sup>370</sup>. À bien y regarder, « plaire à Jésus » nous conduit au vrai détachement de nous-mêmes, pour nous aimer non selon la nature seule, mais selon la nature graciée...

La préoccupation de soi-même est une véritable plaie (me direz-vous le contraire ?) dont seule la gratuité de l'Amour de Dieu nous délivre. Voilà qui échappe aux regards humains et délivre des illusions de leurs jugements : « Je suis lasse de la

terre ! On fait des compliments quand on n'en mérite pas et des reproches quand on n'en mérite pas non plus. Tout ça !... tout ça<sup>371</sup> !... » Les jugements de Dieu sont différents de ceux des hommes (cf. Is 55, 8-9) : « C'est ainsi que nous nous trompons souvent sur la terre, prenant pour imperfection dans nos sœurs ce qui est mérite devant vous<sup>372</sup> ! » La *petite voie* répond à cette tentation de manière déconcertante en cherchant à ne « plaire qu'à Jésus Seul ». C'est simple, accessible à tous quel que soit notre état d'âme ou notre état de vie :

« Comme c'est facile de plaire à Jésus, de ravir son cœur, il n'y a qu'à l'aimer sans se regarder soi-même, sans trop examiner ses défauts... » C'est ainsi que Jésus lui apprend « à tirer profit de tout, du bien et du mal qu'elle trouve en soi<sup>373</sup>. »

La seule précision d'aimer « sans se regarder » nous éloigne de tout infantilisme.

« Plaire à Jésus<sup>374</sup> » est l'acte par lequel l'enfance *ravit* le Royaume des Cieux qui lui est promis : elle a tant de pouvoir sur le cœur du Christ « qu'elle peut en obtenir le pardon pour mille criminels. » Nous pourrions en rester là, avec ces belles paroles, et alors ? Le problème est pourtant de taille : « Nul ne sait si il est juste ou pécheur (Qo 9, 1) » rappelle sainte Thérèse, qui nous donne alors directement deux principes de discernement :

« Jésus [...] nous fait la grâce de sentir au fond de notre cœur que nous aimerions mieux mourir que de l'offenser, et puis ce ne sont pas nos mérites, mais ceux de notre époux qui sont les nôtres que nous

offrons à notre Père qui est dans les Cieux<sup>375</sup>. »

Encore faut-il être assez redevenu enfant – maturité selon la grâce – pour avoir ce regard vrai et sans illusion sur soi...

« Faire plaisir au bon Dieu » donne donc à l'espérance toute sa force :

« Après l'exil de la terre, j'espère aller jouir de vous dans la Patrie, mais je ne veux pas amasser de mérites pour le Ciel, je veux travailler pour votre seul Amour, dans l'unique but de vous faire plaisir, de consoler votre Cœur Sacré et de sauver des âmes qui vous aimeront éternellement<sup>376</sup>. »

Elle ne méprise pas plus qu'elle ne nie les mérites<sup>377</sup> : l'enfance est seulement on ne peut plus prodigue de ses mérites. Elle n'en garde pas un en poche, mais les place aussitôt à la banque de l'Amour :

Jésus [...] lui apprend à jouer à la banque de l'amour ou plutôt, non Il joue pour elle sans lui dire comment Il s'y prend car cela est son affaire et non pas celle de Thérèse, ce qui la regarde c'est de s'abandonner, de se livrer sans rien réserver, pas même la jouissance de savoir combien la banque lui rapporte<sup>378</sup>. »

Et toujours, mais il faut le répéter car elle craignait elle-même que certains prennent la petite voie pour du quiétisme, la gratuité porte à l'action. Une action enracinée dans la gratuité de la grâce, donnant à cette courte vie d'agir selon sa raison d'être, l'offrande de soi : « Faisons de notre vie un sacrifice continu, un martyre d'amour, pour consoler Jésus, il ne veut qu'un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

faiblesse » en expérimentant « par lui-même ce que peut l'homme sans l'aide de Dieu » afin qu'il puisse « gouverner toute l'Église qui est remplie de pécheurs ». Lorsqu'avant sa chute, Jésus lui dit : « Quand tu seras revenu à toi, confirme tes frères, cela voulait dire : Persuade-les par ta propre expérience de la faiblesse des forces humaines. » *Id. cf.* Lc 22, 33 ; Mt 26, 69-75 ; Lc 22, 32.

352. C'est par le soupirail de la tristesse que le diable souffle sa poussière d'orgueil dans nos consciences. Cf. Thomas DE CELANO, *Vita secunda*, chapitre 88 : éloge de la joie. Méfaits de la tristesse. Saint François d'Assise, *Documents*, op.cit. p. 430.

353. *Lettre* 205 à sœur Marie de Saint-Joseph.

354. BERNANOS, *Dialogue des Carmélites*, op. cit. p. 1601.

355. *Lettre* 165 à Céline.

356. « [...] je me suis offerte à Jésus non comme une personne qui désire recevoir sa visite pour sa propre consolation, mais au contraire pour le plaisir de Celui qui se donne à moi. Je me figure mon âme comme un terrain libre... » *Manuscrit A 79v*.

357. *Carnet rouge* rédigé par sœur Marie de la Trinité, 2-3, in Père DESCOUVEMONT op.cit. p. 122. Il est à la mode de se réclamer de sainte Thérèse tout en cherchant à écarter absolument de notre vie le mystère de la souffrance lié sans doute au mal, mais racheté cependant au prix du sang du Fils de Dieu : « L'hiver c'est la souffrance, la souffrance incomprise, méconnue, regardée comme inutile par les yeux profanes, mais féconde et puissante aux regards de Jésus et des Anges ... » (*Lettre* 132, à Céline ; Cf. *Carnet jaune*, 3 août, 2)

358. Pélage est ce moine qui défendait la thèse selon laquelle de ses propres forces l'homme pouvait par ses actes bons mériter le Ciel. Pour lui, « l'œuvre bonne mérite de par sa nature la vie éternelle ». Saint Augustin a heureusement réagi vigoureusement, et sainte Thérèse arrive à point pour nous

délivrer tant du pélagianisme que du quiétisme qui se rencontrent actuellement dans les mêmes personnes. La sécularisation en est une cause, et sainte Thérèse le remède !

359. *Lettre* 142, à Céline.

360. *Dernières Paroles à Mère Agnès de Jésus*, juillet, 2.

361. *Lettre* 65, à Céline.

362. Cf. Lc 9, 62 ; Gn 19, 26 et Lc 17, 32.

363. *Carnet jaune*, 8 août, 8. Autrement dit : « Je veux en M'EFFEUILLANT te prouver que je t'aime » (*Poésies* 51, 5)

364. *Lettre* 143, à Céline.

365. *Carnet jaune*, 5 juin, 4. Cf. BERNANOS, *Journal d'un curé de campagne*, op.cit. p. 13259.

366. Cf. *Manuscrit B* 4r-v.

367. *Lettre* 142 à Céline. cf. *Manuscrit C* 35r.

368. *Carnet jaune*, 18 août, 3.

369. *Dernières paroles à Sœur Marie du Sacré Cœur* 29 juillet.

370. Et pour une lumière aussi théologique que limpide : cf. Saint THOMAS D'AQUIN, *Bref résumé de la foi chrétienne*, éd. N.E.L. 1985, *la grâce du Christ*, chap. 213-216, pp. 333-354.

371. *Carnet jaune*, 29 juillet, 12.

372. *Carnet jaune*, 6 avril, 3.

373. *Lettre* 142, à Céline.

374. Cf. Rm 12, 1-2 ; 15, 1.

375. *Lettre* 129 à Céline.

376. *Prière* 6, *Acte d'Offrande*.

377. Ne plus en parler reviendrait à nier la communion des saints, ce qui est radicalement opposé à *la petite voie* ! Le fait de ne plus parler des mérites est l'un des obstacles directs à l'enfance spirituelle...

378. *Lettre* 142, à Céline. Cf. saint LÉON LE GRAND, *Homélie* 92 : « Si l'on aime Dieu, on se contente de plaire à celui qu'on aime, car on ne doit pas attendre une récompense meilleure que

l'amour lui-même. En effet, la charité qui vient de Dieu est telle que Dieu lui-même est charité ; l'âme religieuse et chaste se réjouit tellement d'être comblée par lui qu'elle ne désire trouver son bonheur en rien d'autre que lui. »

379. *Lettre 96 à Céline.*

380. *Lettre 165.*

381. Cf. *Manuscrit A 62v.*

382. *Carnet jaune, 11 août, 3.*

383. Père DESCOUVEMONT, op.cit. p.169.

384. *Lettre 89 à Céline.*

385. *Poésies 50, 5.*

386. *Lettre 87 à Céline.* Cf. Is 55, 8 et Mt 20, 22-23. Nous retrouvons toujours ce point de départ dans l'espérance, la *brièveté* de notre vie placée *du point de vue de Dieu.*

387. Cf. *Poésie 3.*

388. *Lettre 87 à Céline.*

389. *Manuscrit C 7r. Ps 91, 5.*

390. Cf. *Carnet jaune, 25 juillet, 13* et Jn 5, 44. « J'ai compris que pour devenir une sainte il fallait [...] s'oublier soi-même. » *Manuscrit A 10, 1r*

391. Cf. BERNANOS, *Dialogue des Carmélites*, op. cit. p. 1581

392. *Lettre 103 à sœur Agnès de Jésus.* Il importe donc de « bien faire attention à ne pas se rechercher car on aurait le cœur blessé. » *Carnet jaune, 25 juillet, 13.*

393. *Carnet jaune, 8 juillet, 16.*

394. *Lettre 261, à l'abbé Bellière.*

395. *Manuscrit A 75r.*

396. *Manuscrit A 45v et Lettre 96, à Céline.*

397. *Manuscrit C 18v-19r.*

398. Cf. *Récréations Pieuses, 7, 4, Le triomphe de l'humilité.*

399. *Prière 6, Acte d'Offrande.*

400. *Carnet jaune, 23 juin. Lc 17,10.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pour moi, je ne l'ai éprouvé qu'une fois et qu'un seul instant, puis je suis retombée aussitôt dans ma sécheresse habituelle<sup>446</sup>. »

Une fois suffit : ce que Dieu demande à son enfant, c'est de s'offrir. Le reste de l'offrande se fera dans l'absence de consolations sensibles, puisque « Vivre d'Amour, ce n'est pas sur la terre fixer sa tente au sommet du Thabor (Mc 9, 5)<sup>447</sup>. » Sur cette terre, nous vivons d'Amour dans la foi, temps pendant lequel le vigneron émonde sa vigne bien-aimée : l'âme « est déchirée mais je sens que cette blessure est faite par une main amie, par une main divinement jalouse<sup>448</sup> ! » Et ce, en raison de l'exil que les anges nous envient, puisque ses épines nous unissent à l'ardent Amour du Verbe de Dieu en sa Passion. Union par laquelle au Ciel « nous verrons le visage inconnu et aimé qui nous ravit par ses larmes<sup>449</sup> ».

Il ne viendrait pas à l'idée de l'enfance spirituelle de se durcir au mal de telle sorte qu'elle deviendrait insensible à ses blessures. Elle ne fait pas la fière, et bien loin d'elle l'illusion de se croire « au-dessus de tout ça ». Aussi avoue-t-elle bien simplement : « Jésus ne m'a pas donné un cœur insensible et c'est justement parce qu'il est capable de souffrir que je désire qu'il donne à Jésus tout ce qu'il peut donner<sup>450</sup>. » La sensibilité entre donc dans l'offrande de l'hostie. C'est même dans l'enfance spirituelle que la sensibilité retrouve sa parfaite raison d'être, celle de l'union au Christ en notre chair. L'enfance ne ravit pas autrement le Royaume qu'en blessant le cœur de Jésus :

« Blessons Jésus, [...] par la plus grande chose et par la plus petite. Ne lui refusons pas le moindre

sacrifice. Tout est si grand en religion... ramasser une épingle par amour peut convertir une âme. Quel mystère <sup>451</sup>!... »

L'enfance spirituelle est unie à ce mystère selon lequel les plus petits actes de l'humanité du Christ, unie à sa divinité, ont une valeur infinie capable de nous sauver. Mystère de l'Abaissement de Dieu dont vit l'enfance, par lequel elle blesse le cœur de Jésus en faisant avec lui une même hostie. L'enfance spirituelle commence ici à ressembler à son modèle, et nous comprenons mieux en quoi cet enfant que Jésus nous désigne dans l'Évangile, c'est lui-même, et que lui être semblable est la condition du Royaume.

Mais l'enfance est le plus fortement blessée par l'Amour lorsque Jésus lui donne de contempler « ses pieds, ses mains et son cœur embellis de lumineuses blessures », pour entendre de sa part : « Regarde ces plaies, ce sont celles que j'ai reçues dans la maison de ceux qui m'aimaient <sup>452</sup>!... » Plutôt que de s'en pétrifier (il y aurait de quoi !), l'enfance demande d'autant plus fortement d'être totalement attirée pour courir dans la voie de l'Amour de Dieu. « Qu'est-ce donc de demander d'être *Attiré*, sinon de s'unir d'une manière intime à l'objet qui captive le cœur ? [...] voici ma prière, je demande à Jésus de m'attirer dans les flammes de son amour, de m'unir si étroitement à Lui, qu'Il vive et agisse en moi. » Ainsi blessée d'Amour, en parfaite hostie, l'enfance est comparable à Marie Madeleine qui, dans « son étonnante ou plutôt son amoureuse audace, [...] charme le Cœur de Jésus<sup>453</sup>... » En cela, l'enfance est irrésistible pour Dieu... Ce n'est plus seulement une « aube de juin », c'est le mystère du plus beau des enfants des hommes (Ps 44, 3) qu'elle porte en elle !...

## *L'enfance prodigue*

L'enfance, comme une hostie, est donc gracieuse. Agréable à Dieu, elle se donne à lui gratuitement, sans calcul, délivrée de la prudence humaine. En elle, l'amour a retrouvé sa source propre dont elle vit. Mue par l'Amour de Dieu, Thérèse peut enfin dire « Je n'attends sur terre aucune rétribution : je fais tout pour le Bon Dieu<sup>454</sup>. » Gagnée par l'Amour, l'enfance devient cette hostie terriblement active et efficace : « Quand le feu de l'amour est dans un cœur tous les meubles volent par les fenêtres<sup>455</sup>. » Et de fait, la suite de sa lettre le montre bien. L'enfance est alors prodigue dans le seul but de l'Amour de Dieu et du prochain :

Jésus « fit de moi un pêcheur d'âmes, je sentis un grand désir de travailler à la conversion des pécheurs, désir que je n'avais senti aussi vivement... Je sentis en un mot la charité entrer dans mon cœur, le besoin de m'oublier pour faire plaisir et depuis lors je fus heureuse ! »

En bref, « Tout ce que j'ai fait c'était pour faire plaisir au bon Dieu, pour lui sauver des âmes<sup>456</sup>. »

Cette joyeuse charité embrase jusqu'à désirer ardemment que l'Amour soit connu de tous, qu'il soit en tous.

### *... offerte au prochain*

Avançant selon l'espérance, l'Amour ne cesse de s'unir son hostie offerte à l'amour fraternel<sup>457</sup>. Qu'est-ce que l'amour fraternel selon l'évangélique enfance spirituelle ? Notre docteur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'enfance rentre donc ainsi dans le jeu de la Miséricorde : « Je tâche de ne plus m'occuper de moi-même en rien, et ce que Jésus daigne opérer en mon âme je le lui abandonne...<sup>485</sup>. » Vivant pour les autres, l'enfance ne se recherche pas elle-même, elle est donnée comme instrument de la Miséricorde au monde. C'est tout simplement le propre de l'enfance.

Ce détachement de soi, la Miséricorde l'opère à travers l'épreuve. À sa sœur Céline empêtrée dans les liens de ses sentiments et qui voudrait vivre un plus grand détachement pour être plus librement au Christ, Thérèse écrit :

« [...] souvent le bon Dieu ne veut que notre volonté, Il demande tout et si nous lui refusions la moindre chose il nous aime trop pour nous céder, mais dès que notre volonté se conforme à la sienne, qu'il voit que c'est lui seul que nous cherchons, alors il se conduit à notre égard comme il se conduisit autrefois pour Abraham... (Gn 22, 12) »

Dieu ne veut que notre volonté, prouvée certes par de petits moyens concrets. Nous nous livrons cependant à lui non pas selon une conception idéalisée de nos sentiments, mais bien plutôt avec ceux-ci, comme ils sont, même s'ils nous empêchent d'être encore dans la pleine lumière. C'est Dieu qui œuvre pour transformer nos sentiments humains, afin qu'ils ne reposent eux-mêmes que sur lui :

« Je pense que tu es dans l'ÉPREUVE, que c'est maintenant que s'opère le retranchement dont tu sens le besoin... [...] Tu crois peut-être que je ne te comprends pas ? Et moi je t'assure [...] que tu es fidèle à Jésus, ne voulant que sa volonté, ne

recherchant que son amour, ne crains rien ; dans l'épreuve présente le bon Dieu épure ce qu'il pourrait y avoir de trop sensible dans notre affection mais le fond même de cette affection est trop pur pour qu'il la brise... »<sup>486</sup>

Dieu passe par notre nature, sans la nier, avec tout ce qui se mêle de désintéressé et d'intéressé, mais il émonde notre nature pour nous la rendre transformée. Au cœur aimant, petit à petit, Dieu « enlève les appuis humains » pour que nous trouvions enfin notre appui en la seule Miséricorde. Cela se fait par étapes :

« Je ne dis pas de se séparer complètement des créatures, de mépriser leur amour, leurs prévenances, mais au contraire de les accepter pour me faire plaisir, de s'en servir comme autant de degrés, car, s'éloigner des créatures ne servirait qu'à une chose, marcher et s'égarer dans les sentiers de la terre... Pour s'élever, il faut poser son pied sur les degrés des créatures et ne s'attacher qu'à moi seul<sup>487</sup> ... »

Il ne s'agit pas tant de nier les créatures, que de s'appuyer sur elles sans s'y attacher<sup>488</sup>.

La Miséricorde de Dieu mène alors son enfant ainsi préparé, boire au calice du Christ. L'enfance est certes libérée de la crainte égoïste, mais pas de cette peur que le Christ lui-même a connue au Jardin des Oliviers<sup>489</sup>, en laquelle s'accomplissait son œuvre de Miséricorde.

Lorsque le divin Sauveur nous « demande le sacrifice de tout ce qui est le plus cher en ce monde, il est

impossible à moins d'une grâce toute particulière de ne pas s'écrier comme Lui au jardin de l'agonie : "Mon Père, que ce calice s'éloigne de moi... cependant que votre volonté soit faite et non la mienne." (Lc 22, 42) Il est bien consolant, poursuit Thérèse, de penser que Jésus, le Dieu Fort (Is 9, 5), a connu nos faiblesses, qu'il a tremblé à la vue du calice amer, ce calice qu'autrefois il avait si ardemment désiré de boire... (Lc 22, 15) »

À ceux qui partagent ce tremblement du Christ, Thérèse dit : « votre part est vraiment belle puisque Notre Seigneur l'a choisie pour Lui et que le premier il a trempé ses lèvres à la coupe qu'il vous présente. (Mt 20, 23) »<sup>490</sup>

C'est alors que l'on sait que notre appui est la seule Miséricorde... dont Bernanos nous révèle le fruit :

« Pourquoi m'inquiéter ? Pourquoi prévoir ? Si j'ai peur, je dirai : j'ai peur, sans honte. [...] L'espèce de méfiance que j'avais de moi, de ma personne, vient de se dissiper, je crois, pour toujours. [...] Je suis réconcilié avec moi-même, avec cette pauvre dépouille. Il est plus facile que l'on croit de se haïr. La grâce est de s'oublier. Mais si tout orgueil était mort en nous, la grâce des grâces serait de s'aimer humblement soi-même, comme n'importe lequel des membres souffrants de Jésus-Christ<sup>491</sup>. »

Joie propre de l'enfance<sup>492</sup>, sans autre appui que la Miséricorde... La Miséricorde ne se fonde donc ni sur nos richesses humaines ou spirituelles, ni sur les consolations que Dieu donne...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

encore, infiniment plus ! –, et sans doute aussi leur espérance... L'enfant selon la grâce n'a donc rien à craindre. Méprisé par l'orgueil, il n'est plus inquiété par lui. Humble, il met en fuite les démons en se sachant sous le regard de Dieu.

L'Abandon procure cette paix du pauvre, pour qui aller à Dieu c'est sentir « au profond de l'âme, et jusqu'à la moelle des os, le délaissement sacré, seuil et porche de toute sainteté<sup>538</sup>. »

« Oui, c'est bien cela ! – confirme sainte Thérèse – Je ne suis plus en effet, comme dans mon enfance, accessible à toute douleur ; je suis comme ressuscitée je ne suis plus au lieu où l'on me croit... Oh ! Ne vous faites pas de peine pour moi, j'en suis venue à ne plus pouvoir souffrir, parce que toute souffrance m'est douce<sup>539</sup>. »

Que toute souffrance lui soit devenue douce ne dit rien d'autre, chez elle que l'Abandon, ce délaissement sacré à l'Amour de Dieu bien proche de la résurrection... C'est l'unique source de toute évangélisation...

## *L'enfance ou l'antidote à une tentation contemporaine*

L'Amour et la Vérité de Dieu, sa grâce, dépassent notre nature<sup>540</sup> à laquelle ils sont donnés gratuitement. Gratuité qui chamboule toutes nos vues humaines, toute notre vie. Notre nature ne saurait réduire à ses petites limites la folie de l'Amour de Dieu. Le point de vue psychologique, lui, est pragmatique. Il cherche une solution à un problème très limité. Nous y réduire nous détourne de notre véritable raison d'être en nous livrant

désespérément à nous-mêmes, et rendant la perfection inaccessible<sup>541</sup>. En passant par la dimension psychologique, tout l'art est de ne pas nous y arrêter car devenant alors accusatrice, elle nous détournerait du but. Alliée de notre vieil homme, elle a tendance à « faire la morale » à la folie de l'Amour :

« Vivre d'Amour, quelle étrange folie ! » lui dit-elle,  
« Ah ! Cessez de chanter, / Ne perdez pas vos  
parfums, votre vie, / Utilement sachez les employer !  
... »

L'enfance répond à cette tentation en tranchant joyusement : « T'aimer, Jésus, quelle perte féconde !... »<sup>542</sup> Ce n'est pourtant pas sans notre psychologie, ni contre nos faiblesses, que la petite voie nous mène. La psychologie avec ses fragilités y est comme la matière de la grâce. Si notre psychologie craint la grâce, l'enfance, de toute son âme, s'y livre en entraînant avec elle ses propres résistances. Elle fait comme Marie-Madeleine qui ne craint pas le murmure de ceux qui la voient « faire plaisir à Celui qu'elle aimait » en cassant son vase pour répandre son parfum sur la tête de Jésus :

« Qu'importe que nos vases soient brisés puisque Jésus est consolé et que malgré lui le monde est obligé de sentir les parfums qui s'en exhalent et qui servent à purifier l'air empoisonné qu'il ne cesse de respirer<sup>543</sup>. »

*Briser le vase* revient à l'espérance de la petite voie<sup>544</sup>. Le *parfum* est l'innocence rachetée par le sacrifice du Christ et transformée en agréable odeur, ne désirant plus que se répandre

et s'offrir gratuitement<sup>545</sup> : c'est l'Amour miséricordieux. La petite voie est cependant parfois utilisée aujourd'hui dans la visée contemporaine de « la recherche de soi », dont elle est pourtant un antidote : « Si l'on savait ce que l'on gagne à se renoncer en toute chose<sup>546</sup> ! » dit-elle. Et elle ajoute : « Savez-vous quand vous trouverez le bonheur ? C'est quand vous ne le rechercherez plus. Croyez-moi, j'en ai fait l'expérience<sup>547</sup>. »

La petite voie n'est-elle pas bienfaisante ? Si, et combien ! Mais si l'amour est gratuit en lui-même, il s'y mêle toujours quelque recherche de soi<sup>548</sup>. Il s'agira alors de ne pas faire de ce détournement du bonheur un principe, ni d'éradiquer cette pauvreté par des méthodes naturelles teintées de vie spirituelle. S'y essayer est risqué. Le trop insistant souci de nos blessures psychologiques pourrait bien nous enfermer définitivement dans cette nouvelle camisole psycho-conceptuelle à la mode où se côtoient les adeptes du « lâcher-prise » et de « l'abandon » sécularisé, du « donner-sens à sa vie » et des « sincères avec eux-mêmes »... L'abandon sécularisé, systématisé par la psychologie, puis récupéré à la sauce psycho-spirituelle est l'exacte perversion de l'abandon de sainte Thérèse qui n'a rien d'une méthode et dont le but diffère radicalement. Il s'agit de nous livrer à l'Amour de Dieu qui nous émonde à son rythme.

L'Amour de Dieu comble, mais il ne saurait être le *moyen* de mon bonheur. L'Amour de Dieu console, guérit, comble l'âme tout en la blessant<sup>549</sup> : comment être uni à Dieu tout en demeurant indemne ? Quant à nos propres failles, elles sont l'interstice par lesquels la grâce peut œuvrer en nous, alors que nous cherchons à les fermer pour notre confort. Nous sommes actuellement tentés de nous réduire au point de vue psychologisant qui empêche la bienfaisance de l'Amour de Dieu en nous. Or la grâce et l'esprit d'enfance sont toujours plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le bon Dieu épargne autant que possible à ceux que j'aime les souffrances inévitables dans la vie, quitte à prendre pour moi s'il le faut les épreuves qu'Il leur réserve<sup>559</sup>. »

Éprouvée, l'enfance demande consolation à l'Évangile. Elle l'ouvre, lit... « Oh ! Alors, j'ai versé des larmes de joie, et ce matin, en me réveillant, j'étais encore tout embaumée<sup>560</sup>. » Chaque matin devient alors pour l'enfance celui de l'inlassable joyeuse espérance s'approfondissant de plus en plus. Alors « tu verras, nous dit-elle, que la joie succédera à l'épreuve et que plus tard tu seras heureuse d'avoir souffert<sup>561</sup> » et cette joie, ne la retenant pas, elle nous en fait un bouquet : « Je vous offre mes petits fruits de joie tels que le bon Dieu me les donne, » en attendant le matin éternel : « Au Ciel j'obtiendrai beaucoup de grâces pour ceux qui m'ont fait du bien. [...] il y en aura beaucoup pour vous "réjouir"<sup>562</sup>. »

Si la joie de l'enfance est de rester petite<sup>563</sup>, nos chutes se révèlent propices à son exercice :

« Quand j'ai commis une faute qui me rend triste, je sais bien que la tristesse est la conséquence de mon infidélité. Mais croyez-vous que j'en reste là ?! Oh ! Non, pas si sotté ! Je m'empresse de dire au bon Dieu : mon Dieu, je sais que ce sentiment de tristesse, je l'ai mérité, mais laissez-moi vous l'offrir tout de même. Je regrette mon péché, mais je suis contente d'avoir cette souffrance à vous offrir<sup>564</sup>. »

De ce qui manifeste son peu de fidélité et de ferveur, elle ne se désole pas<sup>565</sup>. C'est qu'une petite âme ne se juge pas selon

un idéal de perfection ressentie, propice à l'acédie<sup>566</sup>. L'invincible joie de l'enfance spirituelle est libre et virile dans sa petitesse :

« J'éprouve une joie très vive non seulement lorsqu'on me trouve imparfaite, mais surtout de m'y sentir moi-même. Cela surpasse tous les compliments qui m'ennuient<sup>567</sup>. »

Si la fine pointe de son âme est comblée, sa joie est de l'ordre de la foi et de l'espérance :

« Mon espérance est si grande, elle m'est un tel sujet de joie, non par le sentiment, mais par la foi, qu'il me faudra quelque chose au-dessus de toutes pensées, pour me satisfaire pleinement<sup>568</sup>. »

Le contraste nous aidera à comprendre :

« La joie que les mondains recherchent au sein des plaisirs n'est qu'une ombre fugitive, mais notre joie, cherchée et goûtée dans les travaux et les souffrances, c'est une bien douce réalité, un avant-goût de la félicité du Ciel<sup>569</sup>. »

Les mondains courent après les liqueurs exquis du nombrilisme, et ils croient que les saints, parce qu'ils témoignent manifestement de la joie, boivent les mêmes liqueurs ! Pas tout à fait. La liqueur de l'enfance est l'amertume du calice du Christ, source de sa joie et sa douceur<sup>570</sup>. De quoi tromper son monde.

La joie de l'enfance est celle de Dieu :

« Ah ! Quelle paix inonde l'âme lorsqu'elle s'élève au-dessus des sentiments de la nature... Non il n'est pas de joie comparable à celle que goûte le véritable pauvre d'esprit<sup>571</sup>. » Joie qui ne fait qu'un avec l'Amour : « Il n'y a que la charité qui puisse dilater mon cœur, ô Jésus, depuis que cette douce flamme le consume je cours avec joie dans la voie de votre commandement nouveau<sup>572</sup>... »

L'enfance spirituelle passe pour folle aux yeux du monde ? Qu'importe ! C'est à elle qu'est promise la plénitude de la joie<sup>573</sup>. La joie éprouvée est la preuve accomplie de l'enfance spirituelle.

## **L'amoureuse audace**

Venant de sa foi totale en l'Amour de Dieu pour elle, l'assurance est inséparable de l'enfance. Elle ne peut donc pas être confondue avec la fausse assurance mondaine.

L'audace, la franchise ou le courage expriment cette qualité de l'enfance retrouvée dont Jésus fait preuve<sup>574</sup>, lui, l'Enfant véritable. Il en est de même pour saint Pierre après la Pentecôte (Ac 2, 29), et saint Paul en témoigne sans cesse<sup>575</sup>. La lettre aux Hébreux nous montre comment cette audace est le fruit de l'espérance et que tous nous y sommes appelés<sup>576</sup>. L'amoureuse audace est partout présente chez sainte Thérèse. Il n'est pas ici question de tempérament audacieux. Un tempérament peureux peut bien être plus audacieux, dans l'enfance spirituelle, qu'un tempérament courageux. L'Amour de Dieu, quand on se laisse saisir par lui, emporte tout. Sans calcul, la petite âme se livre à chaque instant à la sainteté de Dieu. Le premier mouvement d'audace surnaturelle est déterminant pour toute une vie<sup>577</sup>. Puis

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que vous ne pourrez guère y répondre que par des oui ou par des non. » [...] « Chrétiens, l'avènement de Jeanne d'Arc au XX<sup>e</sup> siècle revêt le caractère d'un avertissement solennel. La prodigieuse fortune d'une obscure petite carmélite me paraît un signe plus grave encore<sup>622</sup>. »

---

616. CHESTERTON, *L'homme éternel*, II<sup>e</sup> partie, chap. 3 : « *La plus étrange histoire du monde.* »

617. Sainte Catherine DE SIENNE, *Lettre* 172, 3.

618. *Manuscrit B* 1v.

619. « Écoute dans la nuit / La France qui gémit » *Récréations Pieuses*, 3, 24r. C'est actuellement un néo-totalitarisme qui se met en place dont l'enfance est la première cible.

620. BERNANOS, *Jeanne, relapse et sainte*, Op. cit. p. 40.

621. Id. p. 41.

622. BERNANOS, *Les grands cimetières sous la lune* ; op. cit. p. 506...522

# Annexes

## 1. Présentation de Vera Barclay

Vera Barclay est née en 1893 dans une famille de 8 enfants d'un père pasteur et d'une mère écrivain. Dès 1912, elle entre dans le scoutisme, et en 1916 (elle est une toute jeune infirmière), Baden-Powell la choisit pour mettre en œuvre le louvetisme (les 8-11 ans) naissant. Elle se convertit au catholicisme dans ces années.

Son œuvre est importante, mais c'est dans *Le Louvetisme et la formation du caractère* qu'elle nous livre singulièrement sa pensée. Le but de son ouvrage est de nous faire penser : « Tant de gens de nos jours [...] aiment à trouver leurs idées toutes faites. [...] tout l'objet de ce petit livre est précisément d'apprendre aux gens à penser par eux-mêmes. » Il ne faut donc pas chercher chez Vera Barclay, des « petites théories » artificielles : « Au contraire, dit-elle, j'ai travaillé à la lumière de la nature ; puis je me suis mise à tirer des conclusions. » Comme elle l'écrit elle-même au sujet de l'enfance : « Le sujet est captivant, et nous avons tous intérêt à l'étudier en détail... » Ce qu'elle fit merveilleusement ! Ses vues reposent sur son expérience concrète des enfants et sur une formation humaine, théologique hors pair. Le résultat est un équilibre – rarement atteint – entre la nature et la grâce, de telle sorte qu'à chaque fois que le Père Sevin aborde cet aspect dans le scoutisme, il cite... Miss Vera Barclay ! « Chef-d'œuvre de psychologie et trésor d'esprit chrétien<sup>623</sup> », elle nous a transmis le point de vue de l'enfance avec une justesse inégalée.

Pour ce qui nous intéresse, nous pouvons lire d'elle *Le louvetisme et la formation du caractère*, *Sagesse de jungle* et *La Route du Royaume*. Ces ouvrages n'étant pas encore réédités, bienheureux ceux qui pourront se les procurer !

En septembre 1989, âgée de 95 ans, elle meurt aveugle... Oubliée de beaucoup.

## 2. Distinctions

Nous avons défini l'enfance en la considérant dans son ensemble. Or, la réalité de l'enfance, pour être marquée du sceau de la simplicité, imprègne cependant notre être dans toute la complexité de sa nature. Des distinctions sont donc nécessaires.

### *L'âge de l'enfance et l'esprit d'enfance*

Saint Paul nous recommande de ne plus agir en enfant, mais en homme (cf. 1Co 13,11). De même, Vera Barclay nous rappelle que les enfants sont appelés à devenir des adultes. Il y a quelque chose de l'enfant qui doit passer, car leur croissance, faisant disparaître ce qui était de l'enfant, laissera la place à un homme, à une femme...

Mais il y a aussi quelque chose qui doit demeurer. Car si Vera Barclay vise l'homme que nous sommes en train de former, l'esprit d'enfance est cependant appelé à demeurer, il sera la source vive des vertus dans l'âge adulte. Reprenons la citation dans sa totalité :

« L'enfance est le printemps où les habitudes commencent à germer, et les habitudes de l'enfance

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'en rester là. La cause profonde de notre caractère, de notre personnalité restera toujours liée au cœur profond, à la liberté. Oubliant (ou niant) cette liberté, la psychologie et la sociologie pourront rêver de « construire » une humanité à partir de cette « matière » qu'est l'enfance. On pourra aussi prétendre un jour, connaissant tous les circuits de causes à effets des expériences heureuses et malheureuses dans l'être humain, « réparer » ces failles : c'est une illusion, car la réponse est de l'ordre de la liberté. On ne peut donc pas enfermer les personnes dans le fatalisme d'un docte « Tout s'explique ! Vous avez vécu cela dans votre enfance, et donc maintenant, *etc.* » Le lien est sans doute exact, mais il n'explique pas tout. Chez l'enfant d'une manière particulière, ce qui lui arrive sensiblement touche directement son âme et donc, encore une fois, sa liberté. Ce qui nous entraîne sur le terrain des défauts d'ordre moral.

## *Les défauts négatifs*

« Dieu a voulu que tout tourne à son bien, même ses défauts qui, réprimés de bonne heure, lui ont servi à grandir dans la perfection... »

(Sainte Thérèse, *Manuscrit A 8v*)

L'enfant ne naît pas parfait. Non seulement cela, mais il est aussi marqué par la blessure du péché originel, avec ses conséquences que l'on peut observer en ses désirs tyranniques<sup>641</sup>. Les défauts négatifs sont les conséquences du péché originel. La conséquence du péché originel pour l'âme dès sa conception est de la blesser de blessures que l'on appelle « péchés capitaux » : l'orgueil, l'avarice, l'envie, la colère, l'impureté, la gourmandise, la paresse (ennui ou acédie). Sept failles prêtes à s'élargir et à se creuser à l'occasion de faits

précis qui saisissent l'imagination pour s'insinuer dans l'âme de l'enfant en captivant son intelligence et sa volonté. Ces failles de l'âme, parfois béantes, provoquent un combat spirituel que l'enfance connaît.

Les défauts négatifs ne définissent jamais personne. Si l'on parle du mal, ce n'est que relativement à un bien plus fondamental<sup>642</sup>. Sinon, la raison de la distinction entre le bien et le mal serait purement d'ordre sociologique, culturel. Il n'aurait d'utilité qu'un petit dressage (très en vogue) de l'homme social. Pour nous, expérimentons simplement que confesser notre péché revient à professer la bonté de Dieu et l'étonnante destinée de notre vie humaine !

Les défauts négatifs concernent donc le mal moral. Le Christ ne fait pas de la poésie, lorsqu'il nous présente un enfant concret comme modèle. Il nous place devant cet enfant et c'est lui, le Fils de Dieu, qu'il nous faut contempler, lui qui a pris sur lui nos péchés, lui l'Innocent qui s'est fait pour nous le Serviteur souffrant (cf. Is 53, 4-6 ; 1 P 2, 20-24). Non que l'enfant soit innocent de tout mal, mais il est une figure de l'Innocent qu'injurie le mal de l'intérieur (ce qui n'est pas le cas du Christ) et de l'extérieur. Or « ... la première expérience du malheur est féroce ! Béni soit celui qui a préservé du désespoir un cœur d'enfant ! C'est une chose que les gens du monde ne savent pas assez, ou qu'ils oublient, parce qu'elle leur ferait trop peur<sup>643</sup>. » Aucun être, comme l'enfant, ne peut recevoir ce féroce malheur avec autant de vérité, si ce n'est le pauvre et le saint. La compassion vraie est la seule réponse au mal moral qui frappe l'enfance. Si les recettes psychologiques ne suffisaient pas pour les blessures de la formation du caractère de l'enfant, elles sont ici tout à fait inopérantes, voire nocives lorsqu'elles se présentent de manière à remplacer le mouvement de conversion.

L'innocence même de l'enfance, qui suffirait à prouver l'existence de Dieu, atteinte par le mal moral, devrait donc faire naître en nous la compassion. C'est bien dans l'expérience de la morsure du péché lui-même que nous sommes appelés à devenir comme des petits enfants :

« Seule une certaine pureté, une certaine simplicité, la divine ignorance des saints, prenant le mal en défaut, pénètre dans son épaisseur, dans l'épaisseur du vieux mensonge. Qui cherche la vérité de l'homme doit s'emparer de sa douleur, par un prodige de compassion<sup>644</sup>. »

C'est ici, du cœur des mystères douloureux, que naissent ensemble – étonnamment ! – les mystères joyeux, lumineux et glorieux de l'enfance dans toute leur vérité.

Car enfin,

« D'où vient que le temps de notre petite enfance nous apparaîsse si doux, si rayonnant ? Un gosse a des peines comme tout le monde, et il est, en somme, si désarmé contre la douleur, la maladie ! [...] Mais c'est du sentiment de sa propre impuissance que l'enfant tire humblement le principe même de sa joie<sup>645</sup>. » Car il est tout proche de « la puissance infinie du faible Enfant<sup>646</sup> » de Bethléem.

Et avec cet Enfant, tirant leur joie du sentiment de leur propre impuissance, nous entendons les enfants dire aux soucieux :

« Ah ! Vous, les forts, qui n'avez pas besoin de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## **Chapitre 4 : La découverte du trésor ou la foi comme porte de l'enfance**

L'enfance à la recherche de la vérité

*Les illusions et le réalisme de l'enfance*

*Où chercher la vérité ?*

*La compréhension naît de la souffrance*

*La compréhension d'un « enfant de lumière »*

Les grands désirs de l'enfance

*« Je choisis TOUT » : le désir de Dieu*

*Mais il y a un « mais »*

*Nos désirs comblés*

L'abîme appelant l'Abîme : l'enfance et le Christ.

*La devise de l'enfance*

*La « Folie » de Dieu et celle de l'enfance*

## **Chapitre 5 : L'enfance comme espérance ou la petite voie**

Les matins de l'enfance espérance

*D'un matin à l'autre en passant par la nuit*

*La grâce de sortir de l'enfance*

Variations sur l'espérance de l'enfance

*L'espérance d'une pécheresse publique*

*L'espérance dans le temps, pour l'éternité*

*La confiance ou le climat de l'espérance*

*L'imprudente espérance de la petite voie ?*

L'espérance de l'enfance comme un combat spirituel

*L'espérance ou le trésor caché*

*Introduction au combat spirituel*

*La petite fille espérance, hardie comme un chevalier !*

L'espérance de l'enfance comme une rose empourprée

*L'espérance comme une rose effeuillée*

*« Faire plaisir au Bon Dieu »*

*L'enfance, docteur de la Passion, son espérance*

*La grâce de l'oubli de soi*

## **Chapitre 6 : L'enfance retrouvée ou la charité**

Introduction à l'Amour

*L'Amour chasse la crainte*

*L'Amour ou l'épreuve décisive de l'enfance*

*La puissance de l'enfance*

L'enfance blessée d'amour

*L'enfance prodigue*

*... offerte au prochain*

La Miséricorde, perfection de l'enfance

*L'enfance livrée à la Miséricorde*

*L'enfance retrouvée*

*L'enfance, flambeau de la Miséricorde*

*La Miséricorde au monde ou l'enfance missionnaire*

*L'enfance abandonnée*

*L'enfance ou l'antidote à une tentation contemporaine*

## **Chapitre 7 : À quoi se reconnaît l'enfance retrouvée ?**

Débordante de joie

L'amoureuse audace

La « liberté de la gloire des enfants de Dieu » (Rm 8, 21)

**Conclusion : « À cause du Christ, les hommes ont vu l'enfance dans une autre lumière. »**

## **Annexes**

1. Présentation de Vera Barclay

2. Distinctions

*L'âge de l'enfance et l'esprit d'enfance*

*L'enfant de la chair et l'enfant de l'Esprit*

3. L'enfance, Dieu et la psychologie

4. Les faiblesses de l'enfance comme un trésor

*Les défauts généraux*

*Les défauts particuliers*

*Les défauts négatifs*

5. La croissance de l'enfance

*Premier mouvement : l'élan de l'espérance*

*Deuxième mouvement : l'assurance de la bénédiction*

*Troisième mouvement : le jaillissement de la joie*

6. Extrait de l'acte d'offrande de sainte Thérèse comme  
Victime d'Holocauste à l'Amour Miséricordieux